

—Vous admettez cependant, qu'il y a là, contre M. Beaufort, un indice sérieux dont la justice doit tenir compte.

—Il y a un indice, mais est-il contre M. Beaufort, je l'ignore.

—Cet indice est d'autant plus grave que nous avons la certitude que le meurtrier a été blessé.

—Ceci passe ma compétence....

Le juge resta silencieux, puis fronçant le sourcil :

—Voilà pourquoi, dit-il, votre conviction nous servirait tant, si vous pouviez nous affirmer que la balle qui a frappé M. Beaufort à la tête, est du calibre du revolver de M. Valognes....

—Cela, je ne le puis.... et personne ne le pourra plus que moi.

—C'est dommage, c'est dommage.... Enfin, heureusement, en plus de cet indice, nous avons autre chose.... Et je m'attends à une découverte autrement intéressante.

En quittant le docteur, M. Laugier alla retrouver l'agent Pinson. Celui-ci se promenait paisiblement dans les allées du jardin, en fumant sa pipe, se chauffant au soleil, comme un bon petit rentier et n'ayant plus l'air de se préoccuper du crime.

Quand il vit s'approcher le juge, il secoua soigneusement le tabac, souffla dans le tuyau, remit la pipe dans l'étui et l'étui dans sa poche.

—Voilà le raseur ! murmura-t-il.

Pinson avait la haine impitoyable et ne pardonnait jamais. M. Laugier était la cause de ses trois bredouilles, comme il disait—les trois seules bredouilles de sa vie d'agent—c'étaient trois motifs de rancune.

—C'est sans doute en fumant votre pipe, M. Pinson, que vous retrouverez l'assassin de Valognes ? dit le juge très sec.

—Que monsieur le juge veuille bien m'excuser, mais j'attendais ses ordres. Et, en les attendant, je fumais pour m'éclaircir les idées.

—Et vos idées éclaircies ne vous ont rien montré ?

—Pas grand'chose, monsieur.... Avec monsieur le juge, du reste, je ne prends aucune initiative....

M. Laugier eut un petit frisson et releva la tête, il avait cru sentir très loin, dans les paroles de l'agent madré et retors, je ne sais quelle ironie blessante.

—Qu'est-ce à dire, M. Pinson ?

Monsieur le juge a trop d'expérience.... Je suis trop heureux de me laisser guider.... Près de lui je ne suis qu'un petit enfant.

M. Laugier resta quelques instants sans parler. Il ne savait trop s'il devait se fâcher. Enfin, il en prit son parti.

—M. Pinson, quelle est votre opinion sur cette affaire ?

—Je n'ai pas encore eu le temps de m'en former une.

—Je vais vous guider. Le récit que nous a fait M. Beaufort est une fable. Le meurtre ne s'est pas accompli comme il nous l'a raconté.

—Ah ! ah ! monsieur le juge aurait-il découvert quelque chose, depuis notre retour au château ?

—Vous en jugerez, M. Pinson, car je suis obligé de vous tenir au courant et je veux que votre concours me soit utile.

—Je remercie M. le juge de la confiance qu'il me montre.

—Je ne crois pas à toute cette histoire de voiture renversée....

—Dans quel but M. Beaufort aurait-il menti ?

—Dans le but de se tirer d'affaire.

—Monsieur le juge estime donc que M. Beaufort pourrait avoir commis....

—Lorsque je vous aurai tout dit, vous en jugerez par vous-même.

—Je suis curieux de l'entendre, murmura l'incorrigible.

—M. Beaufort, je le sais, et cela est connu de tout le monde à Creil, est dans une situation commerciale très difficile. Il passe même pour être gêné. Qui vous prouve qu'il n'ait pas profité d'une occasion que lui offrait le hasard pour s'emparer d'une fortune ? Quatre cent cinquante mille francs, c'est une fortune.... M. Beaufort n'est pas habitué à la gêne. Il a perdu beaucoup d'argent en ces temps-ci. Il aura eu peur de la misère.

—Monsieur le juge estime donc que l'on peut devenir un assassin, comme cela, de but en blanc ?

—L'occasion est toute puissante.... M. Pinson.

—L'honnêteté ne l'est pas moins, M. Laugier.

—Comme je l'ai fait pour le docteur Gérard, il y a un instant, gardons l'hypothèse de M. Beaufort assassin.

—Soit.... Ne le contrarions pas ! se dit Pinson.

—Vous allez voir comme les moindres choses s'enchaînent. M. Valognes et Beaufort se rencontrent chez Me Parlanget, le notaire est là, Beaufort apprend que M. Valognes va toucher quatre cent cinquante mille francs. Il fait plus que d'apprendre. Il voit Me Parlanget verser à Valognes cette fortune qui tient en quelques paquets de billets de banque et que le manufacturier, sans défiance, empile dans un sac de cuir. Vous m'écoutez ?

—Oh ! je ne perds pas un mot !

—Ils dînent ensemble. Ils partent même ensemble, car ceci est probable et nous sera certifié du reste par des témoins. M. Beaufort accompagnait Valognes. Pourquoi l'accompagnait-il ? Se serait-il offert, sous prétexte que Valognes pouvait courir quelque danger ? Peu nous importe. Dans tous les cas, Me Parlanget, de chez qui les deux hommes sont partis, nous renseignera peut-être sur les paroles qui furent échangées au moment du départ.

—Je ne pense pas que cela nous apprenne grand'chose. M. Valognes et M. Beaufort, je l'ai su, se connaissent, se voyaient quelquefois, et M. Beaufort chassait de temps à autre chez M. Valognes, en forêt d'Halatte.

—Je le répète, peu importe. Et je poursuis l'histoire, reconstituée selon moi, des événements de la soirée. Dans la forêt, la taille de la mare aux Biches est un endroit propice au crime, très détourné et dans un bas-fond. Sous un prétexte quelconque, M. Beaufort est descendu de voiture. Rien ne prouve qu'il devait accompagner Valognes jusqu'à La Novice. Ils n'en

n'en étaient plus qu'à deux kilomètres. Beaufort a pu descendre pour rentrer à Creil.

—La nuit ?

—Il faisait un temps admirable, hier, un clair de lune superbe. C'était une ravissante promenade à faire, pas fatigante.

—C'est possible, après tout.

—Beaufort quitte donc Valognes. Il retourne vers Creil. Tout à coup, il se jette sous bois et revient sur ses pas, cherchant à rejoindre la voiture, laquelle cahote dans les fondrières du chemin forestier mal entretenu, où il était impossible de faire trotter un cheval sans courir le risque de lui casser une jambe.

—Pour ça, c'est la vérité, le chemin est archi-mauvais.

—Il a bientôt rejoint la voiture. Mais il a soin de ne pas se montrer. Les broussailles le garantissent. Il dépasse Valognes. Il va l'attendre sur le talus du fossé où nous avons retrouvé les traces du sang. Quand passe la voiture, il tire, blesse Valognes et se baisse pour ne pas être vu. Valognes a riposté au hasard et la balle est allée frapper Beaufort, en lui faisant à la tête une blessure portée de haut en bas....

—De haut en bas ?

—Oui. Le rapport du médecin en fait foi.

—Cela me semble s'expliquer d'une façon rationnelle. M. Valognes a dû recevoir la même blessure !... si, contrairement à votre opinion, M. Beaufort se tenait près de lui.

—Voilà où justement est le mystère. M. Valognes a été frappé d'un coup de feu tiré par un homme qui se tenait sur le même plan que lui, tandis que M. Beaufort a été blessé par un homme qui était au-dessus.

—Il y aurait donc deux assassins, deux complices ?

—Non. Inutile de nous égarer. Le meurtre est moins compliqué. Il s'est passé ainsi que je vous l'ai dit. Beaufort, du talus, se trouve à la hauteur de Valognes. Il tire et se cache : blessure en droite ligne. Valognes, atteint, se dresse et riposte : blessure de haut en bas. C'est clair....

—En tout cas, c'est très subtil.

—Supposez que Valognes et Beaufort se soient trouvés dans la voiture, côte à côte. L'assassin tire deux fois.... Valognes et Beaufort sont atteints, mais les deux blessures, quelle que soit la partie du corps qu'elles atteignent, devront présenter certains caractères identiques.... Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ? Les deux blessures sont absolument dissemblables quant à la façon dont elle se sont produites. Dois-je me répéter ?

—C'est inutile, monsieur le juge, j'ai parfaitement saisi. Du reste, il me semble qu'il y a un moyen bien simple de savoir la vérité. Le revolver de M. Valognes n'est pas du même calibre que celui que j'ai retrouvé. Le docteur Gérard doit avoir remarqué la différence de tracé dans la marche du projectile. Cette observation serait de la dernière importance.

Elle a été impossible à faire. Le projectile n'a pas pénétré. Il a éraflé la peau seulement.

—Diable ! voilà qui est malheureux, car cela expliquait tout. Mais monsieur le juge n'a pas fini, sans doute, de me raconter....

—Non, Beaufort se sent blessé, mais non grièvement. Il roule du talus jusqu'en bas où il reste un moment évanoui. Nous avons vu les traces de sang accumulées sur les feuilles. Quand il revient à lui, il se relève. Il aperçoit, à la lumière de la lune, le cadavre de Valognes en travers de la route. La voiture est à cent pas de là. Le cheval s'est arrêté de lui-même. Beaufort y court. Seulement, par prudence, il n'entre pas dans le chemin. Il suit le bois, à travers la taille. Nous avons vu des traces de sang, M. Pinson, puisque c'est moi, en les remontant, vous en les descendant, que nous nous sommes rencontrés. Au moment où il arrive à la voiture, il se sent pris d'une nouvelle faiblesse, sa blessure le faisant souffrir beaucoup, et il s'assied. C'est là que Beaufort prétend avoir été lancé par le cheval au moment où la voiture se renversait.

—Diable d'homme, murmura Pinson pensif et soucieux, il me remue avec la précision de son histoire....

—Il se relève encore. Il va chercher la valise qui renferme les quatre cent cinquante mille francs, objet de sa convoitise. Il les cache dans la forêt. Puis il revient. On l'a vu à Creil partir avec Valognes. Il ne peut rentrer sans donner d'explications. Puis il est atteint d'une blessure qu'il ne peut cacher, puisqu'elle a meurtri la tête. Et cette blessure aussi, il faut qu'il l'explique. Alors, il renverse lui-même la voiture sans dessus dessous. Il arrache et coupe les guides, les traits, la sangle, le bridon, la sous-ventrière, pour faire croire à un accident, et le voilà parti pour La Novice, où il compte prévenir Robert Valognes. Et malgré le sang froid dont il a fait preuve jusqu'au dernier moment, il commet une imprudence, car lorsqu'il est revenu à lui, au pied du talus, un quart d'heure auparavant, il a oublié son revolver, une preuve bien grave, si elle n'est convaincante.

—Dire que cela n'est pas ingénieusement combiné, M. Laugier, cela ne m'est pas possible. J'en arrive à douter, parole, car enfin, c'est possible.... c'est possible ! dit l'agent, se frappant le front de toutes ses forces. Certainement, cela a pu arriver comme vous me le racontez là.... mais....

—Mais ?....

—M. Beaufort ne peut devenir un assassin du jour au lendemain, comme cela. C'est un très brave homme, doux, poli, un peu triste, aimé de tout le monde à cause de cela.

—Attendons, vous dis-je, je suis sûr que nos prochaines recherches nous réservent d'autres surprises.

JULES MARY

A suivre